



**HAL**  
open science

**Christine Ferlampin-Acher, PERCEFOREST ET  
ZEPHIR : propositions autour d'un récit arthurien  
bourguignon**

Joanna Pavlevski-Malingre

► **To cite this version:**

Joanna Pavlevski-Malingre. Christine Ferlampin-Acher, PERCEFOREST ET ZEPHIR : propositions autour d'un récit arthurien bourguignon. 2011. halshs-01745999

**HAL Id: halshs-01745999**

**<https://shs.hal.science/halshs-01745999>**

Submitted on 28 Mar 2018

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# **PERCEFOREST ET ZEPHIR : propositions autour d'un récit arthurien bourguignon**

**De Christine Ferlampin-Acher**

**Droz, 2010, 480p.**

## **Compte-rendu de Joanna Pavlevski-Malingre**

« Il nous semble, en abordant le roman de *Perceforest*, éprouver ce sentiment de stupeur, de vénération qu'éveille l'aspect de ces vieilles églises, majestueuses créations du Moyen-âge, qui ont traversé les siècles...Le temps viendra tôt ou tard où l'on partagera notre enthousiasme et notre admiration pour le roman de *Perceforest* ».

C'est sur ce témoignage d'admiration de Friedrich Wilhelm Valentin Schmidt que s'ouvre l'étude de Christine Ferlampin-Acher qui, quelques deux-cent pages plus tard, se demande si cet enthousiasme est communicable aux (futurs) lecteurs de *Perceforest*. *Perceforest et Zéphir* s'y emploie efficacement, proposant une visite guidée passionnée des structures complexes et sinueuses de *Perceforest*, ainsi que l'itinéraire d'une chercheuse qui, prudemment mais avec énergie, expose des hypothèses qu'elle a pu nourrir et enrichir d'une longue familiarité avec ce roman. Cette œuvre de « l'automne du Moyen-âge » constitue de fait, pour les médiévistes, un monument imposant et déroutant, dans lequel peu d'entre eux se sont aventurés, sans doute en partie parce que le texte, fort long, est en cours de publication (quatre des six livres ont paru dans les éditions critiques de Gilles Roussineau). Inconnu du grand public, il a pourtant été, pendant longtemps, l'un des rares romans arthuriens à n'avoir jamais complètement disparu : il connaît plusieurs éditions (entières ou partielles) au XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècle et est mentionné par plusieurs auteurs dont Rabelais. Au milieu du XX<sup>e</sup> siècle, tombé dans l'oubli, il est ressuscité par quelques chercheurs comme Gaston Paris, Jane Taylor, Gilles Roussineau, Michelle Szkilnik, Anne Berthelot et Sylvia Huot. Ceux-ci s'accordent pour dater la composition du roman au XIV<sup>e</sup> siècle, aux environs de 1340, tout en admettant que cette datation pose quelques problèmes. Christine Ferlampin-Acher reprend en précisant et en étayant plus avant l'hypothèse de Tania Van Hemmelryck dans son article « Soumettre *Perceforest* à la question : une entreprise périlleuse », selon laquelle le roman aurait été écrit au XV<sup>e</sup> siècle à la cour de Bourgogne. Selon C. Ferlampin-Acher, *Perceforest* aurait été plus précisément écrit en 1459-60, peut-être par David Aubert, alors *escripvain* du Duc de

Bourgogne Philippe le Bon. En effet, aucun des arguments en faveur d'un *Perceforest* du XIVe siècle n'est définitif, et les structures idéologiques, littéraires, festives et curiales de la cour de Bourgogne du XVe siècle semblent trouver un écho dans le récit. Cet essai de reconstitution de l'invention poétique du roman trouve son point d'aboutissement dans le dévoilement des mécanismes de fabrique du personnage de Zéphir, *luiton* autour duquel se joue un enjeu idéologique majeur de *Perceforest* : le refus des unions hybrides, entre humains et esprits, dont la seule exception est la conception virginale du Christ, vers laquelle tend le récit.

### PERCEFOREST, UN ROMAN BOURGUIGNON DU XVe SIECLE ?

Tous les témoins de *Perceforest* datent du XVe siècle et ont un ancrage en milieu bourguignon. De plus, avant la seconde moitié du XVe siècle, nulle allusion n'a été relevée à cette œuvre. Pourtant, la date de composition aujourd'hui admise de *Perceforest* le place au XIVe siècle. En effet, le prologue raconte comment Guillaume de Hainaut se rendit en 1307 aux noces d'Edouard d'Angleterre et de la fille du roi de France, ce qui correspond au mariage historique d'Edouard II et d'Isabelle de France en 1308. Le comte Guillaume aurait ensuite rapporté le manuscrit pour le faire traduire, mais l'aurait oublié un temps – ce qui explique alors la date de 1330-40...mais qui peut tout aussi bien justifier celle des années 1450. Il faut en fait lire le prologue comme une fiction, montre C. Ferlampin-Acher, fondée sur la topique du manuscrit trouvé, et il est difficile d'en tirer des conclusions quant à la date de composition du texte. Les chercheurs qui placent la composition de *Perceforest* au XIVe siècle affirment par ailleurs, à la suite de G. Paris, que Jacques de Guise aurait emprunté à *Perceforest* l'épisode de la Selve Carbonnière, qui apparaît dans ses *Annales du Hainaut*. Mais l'argument est réversible et n'est-il pas plus logique de penser que l'auteur de *Perceforest* aurait inventé un long épisode à partir d'un passage des *Annales* plutôt que d'attribuer à Jacques de Guise une source qu'il ne mentionne pas, lui par ailleurs si soucieux de souligner ses emprunts ? Le *Cycle du Paon* est l'autre intertexte mis à contribution par les chercheurs, et plus particulièrement par Janet Van der Meulen pour dater notre roman. Selon elle, il y aurait eu au XIVe siècle un *Perceforest* moins arthurien que s'inscrivant dans la matière alexandrine, et faisant partie du Cycle du Paon. Le *Parfait du Paon* aurait été écrit contre lui. Mais C. Ferlampin-Acher montre bien que si le lien de *Perceforest* et de ce cycle est certain, rien ne prouve qu'il lui soit contemporain. De plus, ce *Perceforest* lié à la matière

alexandrine ne pourrait qu'être considéré comme une ébauche de la copie aujourd'hui conservée de *Perceforest*, roman résolument arthurien.

Les arguments avancés en faveur d'un *Perceforest* du XIV<sup>e</sup> siècle ne semblent donc pas définitifs : s'il a existé un *Perceforest* au XIV<sup>e</sup> siècle, il devait être très différent du texte conservé, et l'on ne s'aurait considéré qu'il s'agit de la même œuvre. Si l'on accepte de considérer que le texte conservé est une création du XV<sup>e</sup> siècle, de nombreux points s'en trouvent alors éclairés. En effet, *Perceforest* semble tisser un vaste ensemble de jeux intertextuels et d'échos avec des événements, des œuvres littéraires et des comportements de la fin du XIV<sup>e</sup> siècle et du XV<sup>e</sup> siècle, que C. Ferlampin-Acher tâche ici de reconstituer, assumant bien toute la part d'incertitude que peut comporter ce genre de démarche, sur un texte dont la poétique est fondée sur l'allusion et l'analogie. Le roman jouerait ainsi sur des intertextes variés, de *L'histoire de Mélusine* de Jean d'Arras au *Paradis de la Reine Sibille* d'Antoine de la Sale en passant par les *Chroniques* de Jean Froissart. Le texte se fait également l'écho des pratiques des représentations festives et des manifestations publiques alors en vogue à la cour de Bourgogne, notamment celles des mystères, des banquets comme celui des vœux du Paon et des tournois dont l'enjeu est d'entraîner les chevaliers en temps de paix afin d'éviter la décadence, idée qui obsède la chevalerie tardive du XV<sup>e</sup> siècle. Mais il s'agit surtout, dans *Perceforest*, de valoriser le territoire bourguignon par le biais d'une *translatio imperii* originale, l'Orient étant représenté par Alexandre et non pas par Troie, et la *translatio* ayant deux termes : l'Angleterre et les Pays-Bas bourguignons, qui donnent ainsi l'impulsion à une *translatio* innovante, d'Ouest en Est. Le territoire dont il est question dans le roman dépasse largement les frontières des terres de Guillaume II de Flandre et englobe, en sus du Hainaut, de la Hollande et de la Zélande, la Flandre, le Brabant, la Frise. L'espace évoqué alors correspondrait au Duché bourguignon tel qu'il s'est constitué sous Philippe le Bon, incluant, outre ses territoires réels, des lieux comme Tournai, sur lesquels portent ses ambitions. *Perceforest* semble donc être un roman bourguignon, composé dans l'entourage de Philippe le Bon, faisant écho à la politique ducale, à la littérature et aux préoccupations sociales de son temps. Il s'agit alors d'en déterminer l'auteur qui, selon C. Ferlampin-Acher, pourrait être David Aubert.

Sa copie (C), qui date de 1459-60 est la plus ancienne. Néanmoins, selon L. Flutre, J. Taylor, J. Lods et G. Roussineau, cette version serait plus éloignée de l'original que les autres, par sa langue, plus moderne, et par sa longueur : David Aubert aurait amplifié le texte original. Il aurait aussi dérimé quelques passages, en vers dans les autres copies (A et B). Mais ces arguments sont réversibles : A et B peuvent être des versions courtes de C, et leurs

copistes peuvent fort bien avoir retraduits en vers certains passages en prose dans le but d'imposer au texte une patine historique. Les différences importantes remarquées entre les passages en vers et les passages en prose se comprennent alors mieux puisque les contraintes métriques imposent des changements. Quant à la langue de C, elle n'est pas, dans son ensemble, plus moderne, et les quelques exemples relevés ne suffisent pas à prouver définitivement la postériorité de la copie de David Aubert. Cette opinion semble en fait davantage se fonder sur le prologue de David lui-même, qui affirme « mettre au net et en cler françois les anciennes histoires ». De plus, le destin de *Perceforest* semble suivre celui de David Aubert, son possible auteur. En effet, sa date de composition, vers 1459-60, coïncide avec le moment où David Aubert rentre au service de Philippe le Bon comme *escripvain*. Par la suite, le texte connaît une relative éclipse et un regain d'intérêt dans la seconde moitié des années 1470, moment où David Aubert redevient *escripvain* officiel (de Marguerite d'York), charge qu'il avait perdue après la mort du Duc. Enfin, la matière de *Perceforest*, qui s'inscrit dans la filiation de la traduction de *l'Historia Regum Britaniae*, la *Vie d'Alexandre*, le chapitre des *Annales du Hainaut* de Jacques de Guise concernant la Selve Carbonnière, avait déjà intéressé Jean Wauquelin, prédécesseur de David Aubert auprès de Philippe le Bon. Ne peut-on pas alors imaginer que le nouvel *escripvain* ait voulu impressionner son maître en rivalisant d'ingéniosité, sur les mêmes sujets, avec Jean Wauquelin ?

#### ZEPHIR : CONCEPTIONS POETIQUES, CONCEPTION VIRGINALE DU CHRIST

Dans *Perceforest*, les enjeux religieux sont importants, ce qui n'est guère étonnant pour un roman qui se présente comme une préhistoire aux romans du Graal. Y est relatée la *translatio fidei* qui mène du paganisme antique et folklorique au christianisme, par l'intermédiaire du Dieu souverain. Quelques éléments originaux comme l'idée d'un culte sans prêtre ni clerc, fondé sur la méditation intérieure, ou la valorisation ontologique de la femme, soulignent encore l'inventivité de l'auteur de ce roman. Sa modernité est de fait surprenante sur ce dernier point puisque *Perceforest* semble détourner minutieusement le potentiel négatif des figures féminines qu'il met en scène, comme Morgue ou Mélusine. Engagé dans les questions religieuses de son temps, il reflète les innovations et représentations théologiques des Pays-Bas bourguignons de la fin du Moyen-âge, comme l'influence de la *devotio moderna*, alors particulièrement forte, la mystique du sang christique qui se développe notamment autour du culte du Saint Sang de Bruges. La sorcellerie préoccupe aussi les esprits de l'époque (les premières descriptions complètes de sabbat datent du XVe siècle), et c'est

cette question actuelle que nous pouvons retrouver dans le sabbat des vieilles barbues. La vauderie d'Arras, contemporaine de la composition du roman si l'auteur en est bien David Aubert, a pu influencer ce passage. En effet, les véritables hérétiques de *Perceforest* sont les membres de la secte de Darnant qui ne reconnaissent pas le pouvoir de Perceforest. La dédramatisation de l'épisode du sabbat et l'accentuation du crime du lignage de Darnant correspondent aux idées contemporaines en Bourgogne, en matière de religion et de politique : l'hérésie est un crime contre l'Etat. C'est dans le cadre de ces allusions à des débats religieux contemporains que se place la figure de Zéphir, invention originale et cruciale qui a peut-être été inspirée à l'auteur par Baudoin Butor et son Roussecouane, par le Genius du *Roman de la Rose* et les *luitons* épiques et folkloriques. Il est au centre d'un questionnement essentiel, autour de l'incarnation des esprits et de l'incubateur. L'étonnant Zéphir est un prototype merlinien, comme lui polymorphe, jouant les intermédiaires entre les mondes et les êtres, les amants comme Troïlus et Zélandine. Mais nulle mention à son propos d'union entre une mortelle et un esprit. Il est la marque de ce refus constant de l'auteur de *Perceforest* de favoriser, comme dans la geste arthurienne ou alexandrine, les naissances merveilleuses entre un être *faé* et un être humain. La seule naissance surnaturelle, exceptionnelle, doit être celle du « fils de la Vierge », annoncée dans le dernier livre. Zéphir porte donc une réflexion inscrite dans l'actualité de la Bourgogne du XVe siècle, les débats sur l'incorporation des démons et leur aptitude à se reproduire. C'est aussi ce personnage qui inscrit *Perceforest* dans les romans modernes et il faut souligner les parentés de notre récit avec l'œuvre de Rabelais. En effet, dans celle-ci comme dans notre roman, « le recours à une figure folklorique ancrée dans le territoire (le géant, le *luiton*) sert de colonne vertébrale à une chronique fictive, portée par une imagination puissante, et posant des problèmes graves et contemporains ». *Perceforest* n'est donc pas le dernier roman arthurien hanté par la nostalgie d'une chevalerie disparue. C'est aussi un roman préhumaniste dont il faut souligner l'étonnante modernité.

Le projet de *Perceforest* est original, parce que double. C'est à la fois une suite du *Restor du Paon* et une suite par anticipation du cycle de la Vulgate. Il propose ainsi une fin au cycle du Paon, qui est le double de celle du *Parfait*, et une origine au cycle arthurien, qui se superpose à *l'Estoire del Saint Graal*. Ce n'est donc pas qu'un roman arthurien tardif et il serait peut-être plus juste de nommer le récit que nous pouvons lire aujourd'hui, comme le propose le prologue, *Grandes Chroniques d'Angleterre*, chroniques qui, alliant

analogiquement l'Angleterre et l'Ecosse aux Pays-Bas bourguignons, se mesurent alors implicitement aux *Grandes Chroniques de France*, rivale de la Bourgogne de Philippe le Bon. C. Ferlampin-Acher conclut prudemment en écrivant que ses hypothèses, si elles ne sont pas justes sur le plan de l'invention, le sont sur le plan de la réception puisque le *Perceforest* que nous connaissons aujourd'hui a certainement été reçu par le lectorat du XVe siècle comme « le miroir des ambitions ducales et le reflet d'une certaine actualité ».

Mais le livre de Christine Ferlampin-Acher ne constitue pas seulement un plaidoyer en faveur d'un *Perceforest* du XVe siècle, c'est aussi une étude qui permet de mieux saisir les mécanismes de la genèse d'un roman au Moyen-âge, les rapports de la société et de la littérature et la place de la mémoire textuelle dans la création. On y trouve des études onomastiques et génétiques passionnantes, notamment sur les personnages du Tor, d'Estonné, du Bossu de Suave et de Zéphir. Il ne s'agit donc pas seulement d'une introduction innovante à *Perceforest*, c'est aussi une étude que pourront apprécier tous les chercheurs qui s'intéressent aux romans arthuriens de la fin du Moyen-âge, encore peu connus, ou tous ceux qui, comme C. Ferlampin-Acher, ont déjà eu « le désir, indiscret, de lever le voile sur l'invention poétique ».